



LES LARMES

J'aurai cinquante ans tout à l'heure ;
Je m'y résigne, Dieu merci !
Mais j'ai ce très grave souci :
Plus je vieillis, et moins je pleure !

Je souffre pourtant aujourd'hui
Comme jadis, et je m'honore
De sentir vivement encore
Toutes les misères d'autrui.

Oh ! la bonne source attendrie
Qui me montait du cœur aux yeux !
Suis-je à ce point devenu vieux
Qu'elle soit près d'être tarie ?

Pour mes amis dans la douleur,
Pour moi-même, quoi ? plus de larme
Qui tempère, console et charme,
Un instant, ma peine ou la leur !

Hier encor, par ce froid si rude,
Derant ce pauvre presque nu,
J'ai donné, mais sans être ému,
J'ai donné, mais par habitude ;

Et ce triste veuf, l'autre soir,
Sans que de mes yeux soit sortie
Une larme de sympathie,
M'a confié son désespoir.

Est-ce donc vrai ? Le cœur se lasse,
Comme le corps va se courbant ;
En moi seul toujours m'absorbant,
J'irais, vieillard à tête basse ?

Non ! C'est mourir plus qu'à moitié !
Je prétends, cruelle nature,
Résis tant à ta loi si dure,
Garder intacte ma pitié.

Oh ! les cheveux blancs et les rides !
Je les accepte, j'y consens ;
Mais, au moins, jusqu'en mes vieux ans,
Que mes yeux ne soient point arides !

Car l'homme n'est laid ni per vers
Qu'au regard sec de l'égoïsme,
Et l'au d'une larme est un prisme
Qui transfigure l'univers.

FRANÇOIS COPPÉE.

A L'ETRANGER



MONSIEUR Harrison, président des Etats-Unis, a fait à San Francisco le plus important et le meilleur discours de sa tournée. Il est tout émerveillé, non seulement de la bonne grâce, de la belle humeur et de la libéralité somptueuse avec laquelle il a été reçu en Californie, mais aussi de la cordialité qu'il a trouvée dans tout le Sud qu'il a traversé ; il s'attendait à rencontrer dans l'ancien domaine de

la confédération des restes d'amertume, de défiance, et peut-être des ressentiments qui justifient les préventions dont sont encore pénétrés les maîtres politiques du Nord. Au lieu de cela, il a vu toutes les populations qu'il a visitées, bienveillantes, affectueuses et, sans acception de parti politique, témoignant de leur respect pour le représentant de l'autorité et le porte-drapeau de la patrie commune. M. Harrison ne se doutait pas de l'état d'avancement de ce rapprochement national auquel il ne manque plus qu'un peu plus de confiance mutuelle pour être une complète réconciliation.

Il est fâcheux que ce trait de lumière ne soit pas descendu deux ans plus tôt sur les yeux de M. Harrison. Il l'aurait peut-être empêché de se faire l'avocat de ce triste bill électoral, le *Forces*

Bill, qui a refoulé dans la gorge des hommes du Sud les sentiments sympathiques dont ils se seraient si volontiers laissé pénétrer s'ils avaient rencontré tant soit peu de bonne volonté chez leurs anciens adversaires. Au lieu de cela, ils se sont heurtés à la morgue des vainqueurs doublée d'une violence implacable, personnifiée dans le chef même du gouvernement. Il faudra dix ans maintenant et peut-être plus pour regagner le terrain perdu ; car ce n'est pas vraisemblablement la génération actuelle des gens du Sud qui oubliera que M. Harrison et son parti ont entrepris une campagne désespérée pour faire adopter une loi qui les dépouillait virtuellement de leurs droits civiques, et les livrait désarmés à la merci des nègres, protégés par les baionnettes fédérales.

* *

Les journaux allemands sont pleins de la mort du maréchal de Moltke.

De l'autre côté du Rhin, cette mort presque aubite, car le maréchal a été emporté en moins d'une heure, a causé une véritable consternation. Ce vieillard de quatre vingt-onze ans était pour tous, aussi bien pour les militaires que pour les civils, si tant est qu'il reste encore là bas des hommes qui ne soient pas enrégimentés, la personnification de l'armée.

De l'éminent stratège, qui lugubre et froid, loin des champs de batailles, dirigeait les armées du fond de son cabinet et, sa carte sous les yeux, les faisait manœuvrer comme un joueur habile les pièces de son échiquier qu'il a longuement étudié, de cet organisateur de talent merveilleux, nous n'avons rien à dire.

Il est peint, fidèlement dans cette anecdote fautive ou vraie, qui veut qu'en apprenant un matin la déclaration de guerre de la France à la Prusse, en 1870, le maréchal de Moltke se soit retourné sur l'oreiller pour continuer son somme, en répondant simplement : " La guerre avec la France : deuxième carton à gauche ".

Les Allemands ont fait à Napoléon Ier l'injure de lui comparer de Moltke. C'est se laisser entraîner un peu loin par l'amour-propre national. Il y a certes un abîme, entre le talent du bureaucrate dont les plans, d'ailleurs habiles, permirent en 1870 à des troupes remarquablement organisées, d'écraser des armées trois ou quatre fois moins nombreuses, et le génie du général qui payant de sa personne, au jour le jour, et suivant les nécessités de chaque heure, conduisit tant de fois à la victoire ses quelques soldats épuisés qu'électrisait sa seule présence, durant la merveilleuse campagne de France en 1814.

Le maréchal de Moltke qui avait été en 1867 l'hôte des Tuileries, ne dédaigna pas, l'année suivante, de venir, sous un déguisement, étudier en personne les terrains où devaient bientôt manœuvrer ses armées. Averti de sa présence, le gouvernement impérial eut l'esprit de lui faire rendre partout les honneurs dus à son rang, ce qui gêna naturellement cet espion de haute volée, au point de le forcer à s'en retourner chez lui.

Quant à l'homme, une autre anecdote le peindra mieux que de longs discours.

Si j'abuse de l'anecdote, c'est que par elle plutôt que par les grands faits, les hommes historiques appartiennent au chroniqueur.

Un jour à Versailles, en 1871, un petit homme jaune et ridé, dont le corps amaigri flottait au large dans sa tunique pourtant étroite, entre chez un pâtisseries de la rue des Réservoirs :

— Au lieu de sept éclairs, vous ne m'en enverrez que six pour ce soir.

C'était le maréchal de Moltke qui venait d'apprendre qu'un de ses invités, le prince de Schaumbourg-Lippe, ne pouvait se rendre à son invitation, et qui en profitait pour restreindre de trois sous ses frais de réception.

Tel était ce danois germanisé, sobre et prévoyant, aux mœurs pures, affirment les Allemands, mais peu douces assurément.

* *

Le comte de Moltke, il y a une quinzaine d'années, publia dans une Revue allemande, la *Deutsche*

Rundschau, des notes sur son séjour à Paris en 1857. Au milieu de beaucoup de critiques militaires, on y trouve un amusant tableau des promenades du prince impérial.

" Lorsque le petit prince va à la promenade, il est précédé d'un piqueur, de trois guides à cheval le pistolet au poing, d'un officier commandant un piquet de dragons ; sa voiture à quatre chevaux est suivie d'un autre piquet, et les postes présentent tous les armes à cet enfant impérial à peine âgé de huit mois ".

L'étonnement de M. de Moltke me remet en mémoire un mot charmant de la princesse Mercedes, lorsqu'on lui montra pour la première fois son jeune frère Alphonse XIII, proclamé roi le jour de sa naissance.

C'était en 1886, et la jeune princesse des Asturies, bien qu'elle n'eût que cinq ans et demi, se souvenait encore de la majesté royale de son père qu'elle venait de perdre six mois auparavant.

Considérant avec stupéfaction sa Majesté Catholique encore dans les langes : " Ça, un roi ! s'écria indignée la jeune princesse, c'est un bébé ! "

* *

L'enfant en qui reposent tant d'espérances, a grandi depuis lors : il a presque cinq ans, et sait déjà montrer à l'occasion qu'il est pénétré de sa royale dignité.

L'autre jour, le petit roi, qui chaque dimanche s'amuse avec les enfants des grands dignitaires de la cour d'Espagne, après avoir beaucoup dansé avec une fillette de ses amies, voulut l'embrasser avant de la quitter. La petite fille s'en défendit. Mais huit jours de là, ramenée sans doute par ses parents à des sentiments plus respectueux envers son roi, elle voulut à son tour l'embrasser en partant.

Alors le petit roi se redressa majestueusement et lui tendant sa main à baiser :

— *Yo, el Rey.*

* *

A côté des fortunes colossales, si communes aux Etats Unis, la misère est grande souvent, et l'apreté des patrons au gain provoque de formidables organisations ouvrières, dont les adhérents, qui font profession de n'agir que par la grève pacifique, se comptent par centaines de mille.

Plus habiles que les grévistes d'Europe, ceux du Nouveau-Monde ont proclamé la solidarité de tous les corps de métier. Guidés par les Chevaliers du Travail et la Fédération américaine du Travail, ils choisissent une profession, celle qui occupe le plus de bras ou paraît la plus digne d'intérêt, et tandis que tous les ouvriers de ce métier se mettent en grève, ceux des autres professions les soutiennent de leur bourse et leur permettent de lutter jusqu'à ce que les patrons demandent grâce.

L'an passé, les menuisiers et les charpentiers, au nombre de 373,000, obtenaient gain de cause avec la réduction de la journée à huit heures de travail sans diminution de salaire. Cette année, ce sont les mineurs, au nombre de 300,000 qui devaient presque tous se mettre en grève le 1er mai.

* *

Une grève plus originale et plus inoffensive est celle des servantes de buffets des gares en Danemark.

L'administration des chemins de fer de l'Etat, prude personne, paraît-il, a fait défense à ces demoiselles de se coiffer à la Froufrou.

Grand émoi ! il est toujours dangereux de toucher à la toilette d'une femme. Plutôt que d'obéir, les servantes de buffets menacent de se mettre en grève et de laisser mourir de faim les voyageurs.

Il est vrai qu'on boit et qu'on mange ordinairement si mal et si peu en chemin de fer ! La multiplicité des buffets jusque dans les moindres gares ne compense pas le défaut de qualité.

C'est en Allemagne, je crois, qu'un voyageur demandant un grog, à l'une de ces stations où l'on vous promet fallacieusement cinq minutes d'arrêt, s'appête à le boire tout brûlant, pour ne pas laisser passer l'heure, quand le garçon étonné, mais très digne :